

Alfred Dumont.
Le Balkan
2^e édition
Paris 1874
v. 182-185

L'archéologie n'est par une étude de curiosité, où les objets ont d'autant plus de valeur qu'ils sont plus rares.

Ce qu'elle veut surtout, c'est faire revivre les époques disparues, retrouver la physionomie des pays qui souvent ne nous ont laissés sur eux-mêmes aucun détail précis.

C'est le charme de cette science si peu aride.

Qu'a été la vie de ces vastes contrées?

Quand la civilisation s'y est-elle introduite?

Par qui a-t-elle été apportée?

Dans quelle mesure a-t-elle modifié les usages de la race primitive?

A tout ces questions, l'antiquaire seul peut essayer de répondre.

Des la 11^e s. avant notre ère, les commerçants grecs visitaient la Thrace barbare. Il y venaient sans doute comme nous aujourd'hui dans les cantons recultés, dans les parties du Soudan.

Ils ont laissé dans la vallée supérieure de l'Hébre des monnaies qui sont des dates. Des tétradrachmes d'Athènes de l'ancien et du nouveau style, des pièces de Charos, de Marone, de Byzance.

L'Ilyrie et la Thrace recevaient deux sortes de voyageurs. Les uns venaient d'Athènes, des colonies de la mer Egée et du Bosphore, et remontaient jusqu'au delà de l'Hémos. Ils s'arrêtaient à la rive droite du Marzou. Les autres appartenaient aux grandes villes de l'Adriatique, ils exploitaient la moitié occidentale de la péninsule. La comparaison des médailles recueillies jusqu'ici en Roumélie, en Serbie, en Bosnie, rend ces conclusions évidentes.

Elle permet de retrouver la plus ancienne géographie commerciale de ce pays.

Au 3^e s. la civilisation pénètre dans l'Hémos.

(à continuer)

On peut voir dans le cimetière turc de Tatar-Bazarjik (l'ancienne Bessapara) un marbre contemporain d'Alexandre. Les Ottomans le regardent comme une pièce sacrée. Ils viennent y attacher des fils arrachés aux vêtements des malades, y prendre une poussière qui a des vertus miraculeuses. C'est une stèle grecque qui porte une inscription en très-beaux caractères. Elle témoigne de l'existence dans cette région d'une ville et d'une administration Hellénique. Elle fait mention de panégyries, du culte d'Apollon, de récompenser d'écarter aux vainqueurs agonistiques. C'est à la même époque que se rapportent des obélisques de bronze qui ont toute la perfection des œuvres athéniennes des plus beaux temps.

Plus tard cette civilisation s'étendit dans toute la Thrace, mais surtout dans les plaines.

Les inscriptions et les bas-reliefs attestent l'existence de centres importants.

Le nom de ces bourgs est perdu. Mais nous constatons facilement combien ils étaient nombreux.

On admettait généralement que la civilisation répandue dans le pays à l'époque de la conquête romaine était latine. Il faut renoncer à cette opinion.

Dans l'empire la langue générale des villageois et des villes était le grec. Les textes grecs latins sont d'une extrême rareté.

Les campagnes de Thrace, comme celles de la Gaule aux temps romains étaient divisées en pagi ou villages. Plusieurs pagi formaient une famille ou genos.

Les villages avaient la même administration que toutes les grandes cités gréco-romaines.

Les bas-reliefs nous rendent les caractères originaux du Panthéon Thrace pour le même temps. Le génie de cette nation avait transformé les dieux classiques. Fait de Diane une virago armée.

d'un pieu. D'Apollon un fort chasseur. Il gardait aussi des divinités particulières

Un Héros à cheval combattant des bêtes féroces, qui paraît avoir été le type premier du st. George Byzantin. Et ce qui est plus étrange, des diégeses sières semblables à celles qui se retrouvent si fréquemment en Gaule.

Toutefois la mine la plus précieuse d'antiquité en Thrace n'a pas encore été explorée.

Les tumulus qu'on voit dans ce pays répondent à la description qu'Hérodote en a donnée. Ils sont pour la plupart des sépultures importantes.

Il faut renoncer à les compter. Quelques-uns ont été ouverts par hasard. On y a trouvé des bijoux d'origine grecque. Des armures et des objets barbares.

Ils ne sont pas moins précieux que ceux de la Scandinavie et de la Gaule. du Pont-Euxin nous ont livré tant de richesses. Le jour où on se déciderait à les fouiller avec méthode, ils nous révéleraient en grande partie l'histoire la plus ancienne de ces contrées.

n. 31-36.

Depuis le Bosphore jusqu'aux Dardanelles, on trouve une vingtaine de gros villages presque exclusivement grecs, à peu près tous bâtis sur l'emplacement de colonies antiques. Beaucoup conservent, du moins pour les chrétiens, leurs noms primitifs.

Des le 6^e s. avant notre ère, il y a plus de deux mille ans, les Hellènes étaient venus s'établir dans cette partie de la Thrace. Les barbares occupaient l'intérieur du pays, comme aujourd'hui les Turcs et les Slaves.

(à continuer)

Ces cités avaient pour elles la mer, qui était leur domaine. Et quelques champs autour de leur mur.

Leur histoire est inconnue.

Il est par difficile de s'imaginer au milieu de quelle préoccupation s'écoulait leur vie.

Leur organisation politique ne différait guère de ce que nous voyons aujourd'hui.

Le receveur des impôts ne venait pas une fois par an, il est vrai, chercher la dîme.

Mais il fallait compter avec les rois Odyssée qui étaient les Turcs de ce temps.

Beaucoup de ces cités devaient être très régulières.

Moyennant cette redevance elles restaient libres chez elles.

Les habitants faisaient le commerce.

Ils étaient comme aujourd'hui ces intermédiaires des hommes de l'intérieur et des marchands étrangers.

Chaque cité avait ses archontes, son sénat. C'étaient les nobles et les prêtres d'aujourd'hui.

La religion, les écoles, le commerce et les beaux discours restaient toujours comme maintenant la grosse affaire.

Chaque année, quelques jeunes gens s'en allaient voir le monde, soit pour s'entendre, soit pour entendre les philosophes à Nicomédie, à Nicée ou à Athènes.

On ne saurait vivre dans toutes ces villes sans reconnaître combien les Grecs se modifiaient peu.

La persistance de ce peuple à garder ses caractères est un des faits qui frappent le plus en Orient. Comme les Juifs, il est immuable.

Voici cette côte par exemple; que d'invasions n'a-t-elle pas subies.

(Anaxandre)

Dans l'antiquité ces cités si éloignées de leur métropole étaient menacées tous les jours. Leur vitalité n'était que à tous les barbares.

Plus tard ni les Turcs, ni les Slaves, ni les Normands, ni les Français n'ont pu les détruire.

Plusieurs d'entre elles ont été renversées, brûlées. Elles renaisaient de leur ruine.

Après tant d'années de misère, elles conservent encore d'antiques traditions.

C'est déjà une chose surprenante qu'elles n'aient pas oublié leurs noms. Leur langue diffère assez peu du Grec ancien. La romaine n'est qu'un dialecte. Peut-être un idiome populaire d'autrefois, qu'on parlait, mais qu'on n'écrivait pas.

Je vois tous les jours les hommes manger aussi vieux qu'Homère. Tous les samedis par exemple, on porte au cimetière, sur les tombes récentes du bel bouilli et des raisins secs, les fruits de Déméter et ceux de Dionysos. Les assistants mangent pieusement le repas funèbre en répétant des chants dont le sens est tout païen.

"Il faut nourrir le mort, qui est à l'étroit sous la terre; nous ne le laisserons manquer de rien, nous lui prouverons que nous pensons à lui."

Que cette idée est peu chrétienne.

Le pope assiste à la cérémonie, mais pour la forme.

Ces colyria sont un souvenir du passé le plus lointain. Le culte si étrange se retrouve dans le monde Grec tout entier.

Les Pères de l'Eglise l'ont prouvé en vain, force leur a

de céder aux exigences de la race, à cette pitié qui s'occupe peu de l'âme et du paradis, mais qui veut arroser le bonheur tout matériel des ombres. Le banquet est devenu chrétien; les théologiens l'expliquent par vingt raisons toutes subtiles et fausses.

Un des bas-reliefs antiques les plus fréquents dans cet context représente un cavalier qui tue une bête fantastique. Souvent le nom de St. George, nombre de ces marbres, qu'on a simplement ornés d'une croix, décorent beaucoup d'églises et reçoivent d'affrander.

La pitié des Grecs pour les souvenirs est incomparable.

Aucun sanctuaire, si ruiné qu'il soit, n'est abandonné; on y brûle des cierges, la fête du saint s'y célèbre régulièrement.

Un Grec découvre une chapelle au milieu des pierres et des ruines, là où vous ne verriez rien, si on ne vous avait dit. La proximité du couvent ou quelquefois bien plus loin.

Sur les Bosphores, que les Turcs ont couverts de villages, les paysans Grecs les moins instruits n'ont pas oublié certains noms caractéristiques sur lesquels les hellénistes disputent.

Ils ont appelé de tout temps Irgon le promontoire où s'élevait au 4^e s. avant notre ère le temple le plus célèbre du Bosphore. Et cependant l'archéologie n'a fait sur ce point de découvertes décisives que depuis quelques jours.

A deux heures plus loin, un joli fleuve, qui était connu des anciens depuis l'expédition des Argonautes, se nomme pour les Grecs le Riva, comme au temps de Jason et de Médée.

L'antiquaire fera toujours bien de se laisser guider par ces souvenirs populaires. Les Grecs si mobiles ont par certains côtés une immobilité tout orientale.